

Homme Médiateur Mystique

Roland Gröbli¹

Nicolas de Flüe vivait dans une époque en pleine révolution. L'Europe du 15^e siècle subissait de profonds changements. L'annonce de la conquête de Constantinople par les Turcs, en été 1453, provoqua une grande vague d'incertitude. Cette terrible nouvelle atteignit l'Europe de l'ouest environ 2 mois après les faits. La chute des derniers vestiges de l'ancien Empire byzantin, vieux de près de mille ans, provoqua des angoisses existentielles. Cette chute annonçait-elle la fin de l'occident chrétien ?

Le 15^e siècle : une époque de changements

Le nouvel intérêt pour l'Antiquité, qu'on vit se développer au 15^{ème} siècle, fait partie des changements les plus importants qu'on constate à cette époque. Les gens, en s'inspirant des écoles de pensée des anciens Grecs et Romains et des philosophes de cette même époque, suivaient un modèle hautement cultivé, vieux de 1500 ans et même plus. Ce phénomène était tout à fait nouveau. A cela s'ajouta le fait que nombre d'entre eux voulurent s'émanciper de Dieu, tant au niveau religieux que philosophique. L'Homme moderne se positionna de plus en plus au centre de sa pensée et de son action. C'était le début de l'époque de la « découverte de soi ». Les concepts et principes nouveaux développés durant cette époque, nous accompagnent encore aujourd'hui.

1

Un nouvel ordre s'installe

Nicolas de Flüe vivait à cette même période. Il est né en 1417, presque au centre géographique de la Suisse actuelle. Il s'éteignit 70 ans plus tard après une vie heureuse en tant que fermier, mari, père de famille, juge et responsable de la commune ainsi qu'en tant que « chercheur de Dieu », ermite. Il était connu bien au-delà des frontières pour ses talents de conseiller et de médiateur pour la paix.

Le contexte économique était favorable pour les propriétaires de la terre, dont Nicolas de Flüe faisait partie. L'intensification de l'agriculture poursuivait son avancée aussi en Suisse centrale : on déboisait des forêts, on assécha le « Riedland », on s'appropriä les plateaux alpins, et les pâturages de plaine devinrent le lieu de résidence permanent des agriculteurs. Les fermiers du centre osaient de plus en plus produire du fromage (à pâte dure) et élever du bétail, au lieu de se limiter à leur propre subsistance. La production de fromage à pâte dure, comme les Romains le savaient déjà, permet de transformer un lait rapidement périssable en un produit alimentaire offrant une bonne conservation ainsi

¹ Cette dissertation se base sur le dossier qui a été rédigé par l'auteur, mandaté par l'association « 600 ans Nicolas de Flüe » en vue de l'année commémorative : Gröbli Roland, Vie et œuvre de Nicolas de Flüe, ainsi que Gröbli Roland, Culture vivante du souvenir. Ces documents sont disponibles au téléchargement (format PDF) : www.mehr-ranft.ch. Vous pouvez aussi le commander auprès de l'auteur (roland.groebli@bluewin.ch).

qu'une forme facile à transporter. La vente croissante de bétail et de fromage sur les marchés des villes florissantes du nord de l'Italie amena beaucoup d'argent dans les montagnes. L'économie monétaire devint progressivement une partie de la réalité de la vie.

Parallèlement à cette évolution, on vit s'installer un mode de gestion des prairies plus égoïste, donc un mode de propriété individuelle des terres arables. Auparavant, la gestion était collective (= Allmend). Tout ceci constitua la base d'une nouvelle classe agricole supérieure qui parvint déjà à la fin du 14^e siècle à repousser la noblesse à Unterwald grâce à la propriété individuelle, au commerce de bétail et de fromage. Ce groupe social ne cessa de gagner en puissance économique et politique. En 1416, on commença l'extraction de minerai de fer sur la Melchsee-Frutt, un nouvel exemple de l'influence croissante des courants commerciaux suprarégionaux.

Un grand respect pour les femmes

Du point de vue actuel, on soulignera particulièrement le respect accordé aux femmes dans la société paysanne. Traditionnellement, l'homme était responsable de la cour, donc du bétail et du travail de culture pendant que la femme gérait le foyer. Le foyer comprenait aussi le jardin où se cultivait une partie considérable des aliments de toute la famille, y compris des parents et employés travaillant dans la ferme. La femme était également responsable du travail compliqué nécessaire pour conserver les aliments durant les longs mois d'hiver. Cette répartition coopérative du travail motivait la forte position de la femme. Pour une ferme prospère, il fallait deux choses : des hommes et des femmes compétents et fiables dans le foyer et dans la cour.

Parmi les éléments caractéristiques de cette forte position des femmes dans la société paysanne du 15^e siècle, on trouve une trace écrite dans les légendes du début de la Confédération, en premier en 1470 et ensuite en 1474 dans le canton d'Obwald: trois femmes ont aussi contribué de façon essentielle à la lutte pour la libération. Des écrivains et historiens ont plus tard relativisé l'importance de leurs actions, certains les ont même complètement dénigrées. Cette image négative continue malheureusement, d'influencer le jugement de la position de la femme dans la société.

Emergence progressive de la Confédération

D'un point de vue politique, on pouvait presque considérer les villes et localités dans la région de l'actuelle Suisse (Alémanique) comme une seule entité en raison de leurs nombreuses alliances. Ce sentiment de communauté se renforça durant le milieu du 15^e siècle, lorsque les habitants de la Suisse centrale se défendirent, arme au poing, contre un projet d'alliance plus étroite entre les Zurichois et leur ennemi juré les Habsbourg. Il est probable que Nicolas de Flüe, alors jeune homme célibataire, prit part à ces hostilités.

Malgré tout, ils ne purent empêcher une déclaration de « paix éternelle » avec les Habsbourg en 1474. Le nouvel ennemi commun était alors la Bourgogne. Le

« Livre blanc de Sarnen » n’y changea rien. Hans Schriber, du canton d’Obwald, y rappelait l’animosité historique ainsi que les exactions commises par les Habsbourg. Les intérêts de Berne primèrent.

Durant ce même 15^e siècle, les états confédérés (les cantons) cherchaient à croître, chacun de son côté. Obwald et Nidwald ne pouvaient participer qu’indirectement, tout entourés de confédérés qu’ils étaient. Mais on vit, ça et là, quelques tentatives d’éclatement : Qu’il s’agisse de la « méchante fédération » de l’Oberland bernois (1445-1446) ou de la révolution prévue par les gens d’Entlebuch (1478), les suzerains d’Obwald en restèrent au souhait discret d’étendre les domaines cultivables dans les régions alpines d’Obwald. Il était difficile de trouver des hommes courageux disposés à apporter leur soutien. Il est également possible que les politiques sussent que les rebellions étaient vouées à l’échec. Le Convent de Stans de 1481 mis un terme énergique à ces façons de faire en instaurant une barrière juridique.

Passer des relations loyales aux dominations territoriales

La personne seule n’était pas (encore) considérée comme un individu, mais comme une partie d’une (grande) famille et d’une paroisse. Ces institutions offraient les bases nécessaires permettant à chacun de se sentir protégé et en sécurité dans un monde encore très dangereux. Les relations régionales et supra-régionales suivaient les mêmes principes. Au premier plan on trouvait les relations qui reposaient sur une loyauté réciproque. Ceci valait également pour la jurisprudence. De plusieurs points de vue légaux, par exemple, les « personnes au service de la paroisse » respectaient la jurisprudence de leur abbé, même s’il vivait très loin. Le même principe était appliqué pour les rois, comtes, ducs et autres nobles, qu’il s’agisse de la hiérarchie montante ou descendante.

Originaire des villes, le principe de territorialité (les mêmes lois et règles s’appliquaient à toute personne vivant à l’intérieur des murs de la ville) s’étendait progressivement aux régions de campagne. Au sein de la Confédération de l’époque, le Convent de Stans de 1481 représente une rupture. Par ce premier contrat commun, liant les huit anciens cantons, les secrétaires d’Etat de Soleure et de Berne, formés selon le droit romain, fixèrent la primauté du pouvoir territorial. Mais, pour tout le 15^e siècle, on continue de voir un mélange très perturbant de droits et devoirs, seigneuries, relations et libertés qui se recoupaient et s’opposaient simultanément.

L’homme

C’est durant cette même époque que nous retrouvons une famille qui vivait à Flüeli, dans un lieu appelé « Unterwalden ob dem (Kern-)Wald ». Cette famille, les « de Flüe », comme on les appelait, était un groupe local libre. Les hommes avaient le droit de vote et d’éligibilité dans les affaires de la communauté, de la paroisse et de l’administration. A cette époque, la famille faisait partie de la classe paysanne moyenne supérieure. L’ascension sociale et politique dans les classes dirigeantes supérieures d’Obwald survint avec les fils aînés de Nicolas de

Flüe : Hans (env. 1447-1506) et Welti (env. 1448-env. 1522) qui furent élus au rang de Landammann.

La fin d'une carrière couronnée de succès

Après cet aperçu général, intéressons-nous à cette personnalité qui est au centre de notre attention : Les dates clé biographiques sont simplifiées : Né à Flüeli dans la paroisse de Sachseln en 1417, décédé à Ranft le 21 mars 1487. Nicolas a grandi avec son frère Peter dans une cour honorable. On connaît peu de chose de sa jeunesse. Ses amis les plus proches peignent tous un tableau positif. Il était toujours calme et se montrait plutôt pensif et discret. Comme son époque le voulait, il participait aux sorties militaires en tant que jeune homme, mais il n'aimait pas les affaires de guerre.

Vers 29 ans, il épousa Dorothee Wyss, alors âgée entre 14 et 16 ans. Au cours des 20 années suivantes, elle mit 10 enfants au monde. En 1457, Nicolas devint la personne de confiance de la paroisse de Sachseln et dès 1462, il fit partie des personnes les plus importantes au niveau politique et juridique de l'Etat d'Obwald. Nicolas de Flüe est considéré comme un agriculteur, père de famille et citoyen parfait de presque tous points de vue. Il a gagné le respect de ses voisins et des membres de la commune. Mais il a refusé lorsqu'on lui a proposé de se présenter au poste de landammann, le plus grand honneur de l'Etat d'Obwald.

C'est alors que Nicolas décida, en 1465, de renoncer à tous ses mandats politiques. Au cours des deux années suivantes, selon ses propres déclarations, il a traversé des dépressions, des doutes et des moments d'abattement. Durant cette période, il a demandé conseil auprès de son ami Heinrich Amgrund, prêtre, qui lui a proposé des exercices réguliers de méditation. Du point de vue actuel, on peut dire que c'est durant ces années que le long conflit interne dont était victime Nicolas de Flüe éclata violemment, en recherche d'une solution définitive. Il fallait trouver un moyen de réconcilier sa vie extérieure en tant que mari, père, paysan et conseiller avec sa vie intérieure en tant que chercheur de Dieu, homme de jeûne et de prière.

L'échec : sans « Liestal », pas de « Ranft »

Le 16 octobre 1467, Nicolas de Flüe quitta sa famille pour entreprendre un pèlerinage. Son plus jeune enfant avait tout juste 16 semaines, ses fils aînés étaient adultes et mariés. Comme il est coutume avant un long pèlerinage incertain, il organisa son héritage et confia sa famille à ses fils adultes. Durant les jours précédant son départ et jusqu'à son retour, au début du mois de novembre 1467, il traversa une crise existentielle qui anéantit tous ses plans. Il fut forcé de rentrer, contrairement à ce qu'il avait prévu. « Liestal » est à portée de main géographique et représente simultanément un échec existentiel. Durant une nuit, près d'un ruisseau qui traverse Liestal, l'Ergolz, Nicolas de Flüe interrompit sa route de *pèlerin* et c'est là qu'il décida de commencer sa vie *d'ermite*, sa vie de Frère Nicolas.

Etonnamment, nous savons beaucoup de choses sur ce passage difficile de sa vie car il en a lui-même parlé. Il racontera plus tard qu'en rentrant à Flüeli, il ne retourna pas dans sa maison. Il passa la nuit dans l'étable avec les vaches et décida ensuite de s'exiler à Chlisterli. Sa famille ne remarqua pas son passage. Ce n'est que plusieurs jours plus tard, lorsque des chasseurs le rencontrèrent, que la nouvelle de son retour se répandit.

Son confesseur Oswald Ysner, pasteur de Kerns, parvint à apaiser Nicolas de Flüe, très déstabilisé, profondément effrayé et guidé par des visions. Il décida ensuite de s'installer à Ranft, sur une terrasse d'altitude de la Melchaa, à tout juste 100 mètres de son ancienne maison. Déjà enfant, il venait ici et y avait découvert son attirance intérieure vers une vie d'isolement. Il appréciait ce lieu pour y prier. Il choisit donc ce lieu familier pour se retirer après un détour douloureux. Ses amis lui construisirent une chapelle et un ermitage. Sa famille aurait préféré attendre encore un peu. Ses proches craignaient sans doute de devoir payer la construction, s'il décidait finalement de revenir à la maison.

La vie quotidienne simple au Ranft

Le plus beau et le plus touchant témoignage sur Nicolas de Flüe nous vient de Hans von Waldheim. Ce marchand originaire de Halle (Allemagne), a rencontré Nicolas de Flüe au Ranft en 1474, au retour de son pèlerinage à Santiago de Compostela (en Espagne). Il décrit un contemporain modeste, agréable et intéressant qu'il a rencontré de façon tout à fait naturelle, malgré la conscience de cette vie d'abstinence. Il vivait de façon très sobre et toute glorification de sa personne lui était étrangère.

Son ermitage comprenait deux chambres qui ont été construites attenantes à la chapelle. Il avait un petit four dans la chambre du bas. Comme il mesurait 178 cm, il ne pouvait se tenir entièrement debout. Dans la chambre du haut, une fenêtre donnait sur la chapelle et une autre sur la nature.

Bruder Klaus, comme il se faisait désormais appeler, passait une grande partie de ses journées dans la méditation et la prière. Bruder Ulrich, un autre ermite, vivait à proximité, à Möсли, et dès 1477, y vécut aussi Peter Bachtaler, premier chapelain du Ranft, qui devint aussi le premier pasteur de Horw. Des visiteurs, venant d'ici et d'ailleurs, profitaient régulièrement de cet espace de sérénité. Nicolas de Flüe devint de plus en plus un conseiller, un modèle spirituel très reconnu et demandé.

L'homme mystère du Ranft

Il y avait ce « quelque chose » qui différenciait Nicolas de Flüe de ses contemporains, malgré toute son humilité. Depuis sa décision de retourner au Ranft après sa vision nocturne juste avant Liestal, il ne mangeait ni ne buvait plus. Cette abstinence de nourriture et d'eau de près de 20 ans fut ce qui forgea sa réputation bien au-delà de la Suisse centrale et même de la Confédération. D'un point de vue historico-critique, cette abstinence est crédible et bien documentée, même si elle reste scientifiquement inexplicable. Nous nous adressons ici à « cette sage

tolérance de l'auditeur qui sait qu'il existe plus que seuls le ciel et la terre, plus que la science universitaire ne pourrait jamais imaginer » (Gertrud et Thomas Sartory). « Cette abstinence est un élément décisif pour comprendre cet « homme mystérieux du Ranft » (Manfred Züfle). Ce jeûne peut laisser sceptique. De nombreuses personnes doutaient et doutent encore. Ainsi, il fut soumis à une épreuve *spirituelle* par son confesseur Oswald Ysner, à une épreuve *sociale* par ses voisins et amis ainsi qu'à un contrôle *politique* par les autorités d'*Ob dem Wald* et même par l'archiduc Sigmund de Habsbourg. Et surtout, le 27 avril 1469, il subit un contrôle *ecclésiastique* dont nous avons un compte-rendu détaillé et où le patricien bernois Adrian von Bubenberg était présent. Ce jour-là, l'évêque auxiliaire de Constance rendit visite à Nicolas de Flüe et lui ordonna de manger trois morceaux de pain, au nom de la sainte obéissance. Le puissant évêque de Constance avait ordonné à l'évêque auxiliaire d'agir de la sorte. De nombreuses personnes de la région proche, « des deux mondes, spirituel et mondain », écrivit-il, rendaient visite « à Nicolas et à son lieu de vie, tous les jours ou à l'occasion, car ils croient que cet homme est un saint ».

L'évêque auxiliaire Thomas Wäldner, un religieux de l'école de François d'Assises, soumit l'homme, « considéré comme un saint car il ne mange rien » à une épreuve d'*obéissance* ainsi qu'à une épreuve de *Dieu* : la question était : s'agit-il d'un saint ou d'un sorcier, d'un fou ou d'un élu ?

Proche de Dieu et proche des hommes

Comme Nicolas de Flüe réussit cet examen, il reçut la bénédiction de l'évêque. Thomas Wäldner bénit la chapelle du Ranft, au nom des saints protecteurs choisis par Nicolas de Flüe : Marie, Marie-Madeleine, l'Exaltation de la Croix et les 10 000 martyrs. Le choix de Marie, la mère de Jésus, reflète sa propre compréhension de la foi et celle de l'époque. Elle était la sainte la plus adorée à la fin du Moyen-Age. Marie-Madeleine fait également partie des grandes figures saintes du 15e siècle. Elle inspirait fortement et personnellement Nicolas de Flüe. En choisissant l'Exaltation de la Croix comme patron, il a exprimé que tout un chacun a une mission spéciale. Les 10 000 Martyrs étaient les saints patrons des Confédérés.

Le choix de ces patrons montre indubitablement à quel point Nicolas de Flüe se sentait proche et relié à Dieu et aux hommes. Mais il n'était ni prêcheur, ni prophète. Il ne transmettait pas son enseignement par les mots, mais par sa vie. Son abstinence représentait son abandon de l'égoïsme et des affaires de la terre, c'est-à-dire de tout ce qui est mortel. Nous ne nous trompons pas en y décelant un message de modestie. Nicolas de Flüe ne s'exprimait que très peu sur son abstinence qu'il considérait comme une bénédiction. Mêmes aux questions persistantes, il ne déviait pas de sa réponse : « Dieu seul sait ».

Un adieu dans l'acceptation commune

Jusqu'ici, tout allait bien. Ou peut-être pas. L'homme Nicolas de Flüe reste, selon l'idée actuelle, indissociable d'un problème, d'un scandale. En choisissant la vie

d'ermite, il a quitté femme et enfants. 10 enfants ! Remarquablement, cette séparation se trouve sur sa pierre tombale, comme l'un de ses actes *les plus importants*. C'est *lui* qui a renoncé : il a quitté la chaleur et la protection de sa famille, la sécurité économique de sa ferme et les soins de son clan familial auxquels il aurait pu prétendre en tant que vieil homme. C'est ainsi que le voyaient ses contemporains.

Mais il savait que l'accord de Dorothee Wyss (les femmes conservaient à l'époque leur nom de jeune fille) n'était pas une évidence. Il considérait avoir reçu l'une des trois grandes offrandes de Dieu lorsque sa femme et ses (plus grands) enfants acceptèrent son choix de rechercher « l'Être Unique ». Klara Obermüller, dans sa brochure « Très proche et très loin », a analysé avec compassion la situation difficile de Dorothee Wyss. // avait un but, une vision. Elle a vu le manque, la perte de son mari, du partenaire, du père et du fermier. Malgré tout, elle lui a donné son accord.

Les fils les plus âgés furent dès lors responsables du bien-être économique de la famille. Ceci n'était sans doute pas pour leur déplaire. // demandait pourtant l'accord de sa femme, aussi pour sa tranquillité d'esprit. Sans son accord, il n'aurait pu vivre heureux à Ranft, situé tout près. De plus, les rares textes de l'époque parlant de Dorothee suggèrent tous qu'elle avait gardé contact avec Nicolas durant sa vie au Ranft. Le peuple a trouvé sa propre image pour l'accord que Dorothee Wyss a donné à son mari pour sa nouvelle vie. Selon les documents, elle lui a elle-même tissé l'habit avec lequel il partit pour le Ranft.

Dorothee : Une « victime » de la transmission

Cette vision pragmatique des choses régna durant sa vie et durant les quelques 150 années suivantes. Pour le comprendre, nous devons nous rappeler qu'à cette époque, la base économique d'une famille n'était pas le père, mais *la maison et la cour*. Si le père était absent, c'est une force de travail qui manquait. Mais l'existence matérielle de la famille n'était pas mise en danger. Surtout du moment où l'homme a légué sa ferme à ses fils aînés. De plus, le mariage était, à l'époque, avant tout un accord à but économique. Un mariage d'amour comme on l'entend aujourd'hui était un concept totalement étranger aux familles de l'époque.

Dorothee apparaît pour la première fois en 1624 en tant qu'individu, soit près de 150 ans après la mort de Nicolas. Dans une pièce de théâtre, elle se bat avec humour contre le souhait de Nicolas de rechercher « l'Être nique ». Ce n'est que vers la fin du 17^e siècle (!) qu'elle deviendra une « victime », une femme qui a su renoncer à son mari, le libérer pour qu'il puisse suivre son appel de Dieu. Cette mauvaise image historique de Dorothee est lentement corrigée, depuis la deuxième moitié du 20^e siècle. On voit aussi de plus en plus de demandes de béatification ou même de canonisation de Dorothee depuis les années 1970. Mais nous manquons de connaissances solides sur cette femme aux côtés de Nicolas, nous manquons de preuves sur l'importance décisive de son accompagnement.

Aujourd'hui, il est évident que Nicolas de Flüe n'aurait pu devenir lui-même *sans* le soutien ou *sans* la compréhension de Dorothee.

En 1984, le pape Jean-Paul II a touché le cœur de nombreuses personnes lors de sa visite à Flüeli-Ranft en parlant de la « Sainte femme Dorothee ». Le pape la remercia aussi d'avoir « assumé la responsabilité de la famille, du foyer et de la ferme en lieu et place de son mari, afin que ce dernier puisse arpenter son chemin dans la foi à Ranft, sa vie de prière, son appel à créer la paix ».

Un modèle important, loin d'être lisse

Si l'on cherche un lien personnel avec Nicolas de Flüe, il est important d'inclure ce chemin et cette lutte commune. De plus, nous le savons grâce aux explications données jusqu'ici, son chemin n'était pas sans obstacles, sans doutes ou questions sans réponses, sans recherche, ce qui a aussi conduit à des erreurs.

Nicolas de Flüe a aussi une image particulière. Il n'est pas un modèle « simple ». Son intransigeance, son abstinence de 20 ans, la « force intérieure » de ses visions ainsi que la distance temporelle ne nous permet pas de le comprendre entièrement, ce qui est aussi une bonne chose.

« Si on souhaite respecter Nicolas de Flüe, il est nécessaire d'accepter l'étrange et le mystérieux qui entourent son être. Il n'est de toute façon pas possible d'appréhender un personnage du 15^e siècle avec pour seules psychologies celles des champs, de la forêt et des prairies. Une nouvelle découverte doit être liée à la reconnaissance de ce qui nous est étranger chez lui et qui restera inaccessible » (Peter von Matt).

Le médiateur

Au sens géométrique, le milieu se trouve là où les diagonales d'une forme en deux ou trois dimensions se croisent. Au sens physique, le milieu se définit par le point où toutes les forces et tensions se trouvent en équilibre. Au sens religieux, Dieu est le point central d'où émanent toutes les forces. Nicolas de Flüe devint aussi de plus en plus un milieu. Il ne s'était pas retiré au Ranft pour s'impliquer encore plus dans la vie politique et sociale. Ce n'était pas son but, mais ce fut la conséquence de sa nouvelle vie et de sa réputation grandissante.

Il touchait les hommes au plus profond d'eux-mêmes

Sa renommée reposait sur sa longue abstinence, mais aussi toujours plus sur sa réputation de conseiller, tant pour les petites que pour les grandes questions. Après le Convent de Stans en 1481, d'autres se rendirent au Ranft pour le rencontrer. Des messagers et des délégations de la ville de Constance, du couvent de Bâle, du duc de Milan et, comme déjà auparavant, des confédérés de Lucerne ou Berne. Ils demandaient le médiateur *politique*. Des amis, voisins, fermiers de la région proche et plus lointaine, des apprentis et des pèlerins recherchaient aussi sa compagnie. Comme l'écrivait l'ermite Dekan Albrecht de Bonstetten en

1479 avec une certaine admiration, il aimait autant le peuple simple que les seigneurs.

Il devint donc un médiateur dans les affaires personnelles et les questions religieuses. Parmi les plus beaux témoignages, nous disposons de celui d'un jeune homme de Burgdorf. Incertain de la suite de sa vie, il a rendu visite à Nicolas de Flüe par deux fois et en a parlé à un ami après la mort de Nicolas. Chaque fois, il fut impressionné par la capacité de Nicolas à évaluer son état d'esprit et les réponses le rendirent extrêmement heureux. Il prêta une oreille attentive à ce jeune homme qui cherchait de l'aide et des conseils. Il savait écouter et se montrait inlassablement empathique. Il ne donna pas de conseils futés au jeune homme, mais lui offrit de l'aide et des moyens de s'aider lui-même, lui conseilla de se prendre en main et d'oser être lui-même. Il ne se considérait pas comme une personne importante et n'osait se placer au milieu. Cette attitude le rendit important pour de nombreuses personnes et lui permettait d'aborder les autres avec toute son attention. Il n'était ni idéologue, ni dogmatique. « Nicolas de Flüe était un pragmatique » (Albert Gasser).

De ce que nous connaissons de Nicolas de Flüe dans les sources, de la manière dont il est décrit comme un conseiller et comme un interlocuteur pour les affaires personnelles et religieuses, nous découvrons un homme instruit, terrestre et bienveillant. Il savait écouter tout le monde, tout autant le jeune homme de Burgdorf et bien d'autres personnes, que les seigneurs instruits, qu'il savait recadrer si nécessaire. On remarquera qu'il a su étonner un homme instruit « qui ne parvenait plus à apprécier les explications de l'Eglise à force d'études et de réflexion ».

Il était également un interlocuteur bien informé et apportant l'inspiration à l'émissaire de Milan Bernardo Imperiali, qui lui rendit visite par deux fois. Il lui transmit un message destiné au duc de Milan, le saluant et lui demandant de « ne pas s'arrêter aux détails et de vivre en paix avec les Confédérés ».

1481: Le choix de la voie du milieu

Concernant ses activités de médiateur *politique*, son rôle en lien avec le Convent de Stans est sans doute le plus connu. Les succès militaires des régions et villes se définissant presque comme « confédérées » ont renforcé les tensions intérieures vers la fin du 15^e siècle car les succès de politique extérieure obtenus par la force militaire n'apportaient pas de structure de politique interne ni de forme d'organisation stable. Les différentes formes de vie et de société contribuaient également aux tensions : dans les villes, la nouvelle aristocratie appliquait un régime relativement sévère, quelques grandes familles gardaient leur mainmise sur les régions de campagne mais la faveur du peuple envers les communes rurales restait hasardeuse.

En 1477, les deux parties conclurent des alliances spéciales : les cinq régions d'Uri, Schwyz, Unterwald, Zoug et Glaris se sont alliées à l'évêque de Constance pendant que les cinq villes de Zurich, Berne, Lucerne, Fribourg et Soleure ont

réagi en créant leur propre alliance entre villes. Les trois régions de campagne Uri, Schwyz et Unterwald ont défendu à Lucerne de participer à cette alliance au nom du Waldstätterbund de 1332 et elles ont porté plainte contre la ville. Comme il est prévu dans les anciens accords, cela signifie que les deux parties devaient engager les hommes « les plus perspicaces » afin qu'ils étudient ensemble le cas et prennent une décision. Il n'y avait pas de tribunal physique pour ce genre de conflit.

Rétrospectivement, il y avait trois possibilités de résolution : la voie *juridique*, avec un jugement reconnu des deux parties, une solution *politique* ou, si les deux autres possibilités devaient échouer, une résolution *militaire*, violente. En effet, on chercha dès le début une solution politique en plus de la voie juridique. Les trois villes de Zurich, Berne et Lucerne demandaient, pour compenser la dissolution de l'alliance entre villes, un accueil égal pour Soleure et Fribourg au sein de l'alliance des confédérés. L'endroit adapté pour les négociations politiques était la diète, où les partenaires des alliances traitaient de sujets communs, allant des questions les plus simples et pratiques aux tâches essentielles comme l'organisation de leur future structure politique et juridique.

Les régions de campagne craignaient la domination des villes en raison de leur plus grande force au niveau des voix, les aristocrates des villes voulaient une plus grande paix à l'intérieur du pays. Les régions de campagne devaient surtout arrêter de soutenir, plus ou moins ouvertement, les sujets des villes contre leurs « maîtres ». Simultanément, les Bernois avaient besoin de leurs soldats de la Suisse centrale (qu'ils payaient) pour les aider dans leur expansion violente vers la Suisse actuelle. Sinon, ils auraient dû armer leurs propres sujets, ce qu'ils voulaient éviter, à juste titre.

La voie juridique n'avancait pas. Après quatre difficiles années de négociation et huit projets d'accord, une percée politique sembla possible en novembre 1481. Les forces principales étaient Soleure et Berne, leurs chancelleries étaient à l'origine de sept projets d'accords sur huit. La huitième ébauche venait de Lucerne, les régions de campagne ne proposèrent aucun projet. La solution prévue dès l'automne 1481 stipulait que les huit anciens cantons concluent un accord et signent une alliance séparée avec Fribourg et Soleure.

Le président factuel du tribunal arbitral était déterminant

La signature définitive du Covenant de Stans, terme inventé pour cet accord, était prévue pour décembre 1481. Lors de la diète de décembre, l'accord d'alliance était incontesté mais les régions de campagne ainsi que Fribourg et Soleure tentèrent d'imposer une amélioration du contrat concernant l'alliance avec les deux nouvelles villes de l'ouest du pays. Ceci provoqua un désaccord et la diète, qui traitait alors de nombreux autres sujets, fut stoppée après quatre jours. Le pasteur de Stans se rendit durant la nuit à Ranft, à pied, afin d'y rencontrer Bruder Klaus. Il s'agit là d'une marche de huit heures pour l'aller et le retour. Le conseil de l'ermite n'était destiné qu'à un comité où les parties en conflit, soit

les représentants de Lucerne, Uri, Schwyz et Unterwald, étaient présents. Et il ne manqua pas à son devoir. En l'espace d'une heure, les différents furent réglés. Le rapporteur de cette heure importante était Diebold Schilling. Jeune homme, il accompagnait son père, le secrétaire d'état lucernois. Il a ensuite tout couché sur le papier.

Comme déjà mentionné, il y avait également la possibilité de la voie juridique, en plus de la solution politique. Cette voie était préférée surtout par les régions de campagne. Entre 1477 et 1481, on trouve la trace de quatre tentatives de mise en place d'un tribunal arbitral. En avril 1481, on parvint même à se mettre d'accord sur la composition du tribunal : les deux parties en conflit devaient être représentées de façon égale par les juges. Mais Lucerne, une des parties en conflit, et les régions de campagne Uri, Schwyz, Unterwald et Zoug, de l'autre côté, ne réussirent pas à se mettre d'accord sur le responsable à élire. Rétrospectivement, on peut dire ceci : En résolvant le conflit en décembre 1481, Frère Nicolas remplit une tâche qui apporta plus de satisfaction aux villes qu'aux campagnes.

Presque toutes les villes, en particulier Lucerne, Berne, Soleure et Fribourg (premier canton francophone de la Confédération), remercièrent Frère Nicolas, pour certains avec des cadeaux de grande valeur. La diète aussi tint à remercier cet homme austère au début des deux accords, pour « la loyauté, l'application et le travail » dont il a fait preuve durant cette crise d'état. Les accords de Stans ne représentent pas uniquement le premier accord entre les huit anciens cantons. Ils restèrent aussi leur base légale, jusqu'à la chute de l'ancienne Confédération en 1789 malgré sa particularité : contrairement aux autres accords « éternels », ils ne contiennent aucun serment.

Par contre, les habitants de la Suisse centrale, en particulier les gens d'Unterwald, gardèrent un silence surprenant. Obwald demanda au magistrat bernois Heinrich von Wölflin de rédiger une biographie de Frère Nicolas en 1501. Le Convent de Stans n'y fut pas du tout mentionné. Son acte de paix de 1481 n'apparaît qu'en 1621, soit 140 ans plus tard, dans le dossier de canonisation. Aujourd'hui, on se rappelle volontiers que Nicolas de Flüe avait alors évité une guerre civile. Mais d'un point de vue critique de l'histoire, cela semble peu probable. Malgré tous les différents, les parties portaient de l'intérêt, aussi à l'époque, à une voie du milieu politique. Aujourd'hui encore, Frère Nicolas a « une fonction clé pour la culture de la réconciliation politique en Suisse, donc pour le refus volontaire de laisser gagner une rupture autodestructrice dans la politique intérieure » (Peter von Matt).

« Une bonne chose en amène une autre »

Nous ne savons pas dans quelle mesure Nicolas de Flüe a influencé le contenu des négociations, mais nous disposons d'un échange de courrier qui témoigne de sa compréhension de la méditation et de l'unification : sa lettre adressée à la ville de Constance. Il conseille aux habitants de Constance de rechercher un accord *bénéfique*, qui « apporte du bien à l'autre ». On avait demandé son aide au

printemps de l'année 1482, à une date proche du « Convent de Stans », pour lui demander son aide dans le cadre d'un conflit avec les Confédérés. S'ils ne trouvaient pas d'accord bénéfique dans un cadre amical, il conseilla « d'attaquer en justice, de la façon la plus maline qui soit ».

Une décision de justice n'est pas la meilleure solution à un conflit. C'est au contraire la pire qu'il soit. Un juge ne peut donner raison qu'à l'une des parties en conflit. L'autre n'a d'autre choix que de se soumettre. Les juges s'appliquent à trouver une solution *durable* pour les conflits. Bien que le jugement soit largement justifié, il mènera invariablement à l'insatisfaction des perdants.

Héritage politique et spirituel

Le plus important document authentique que nous avons de Nicolas de Flüe est sa lettre, datée du 4 décembre 1482, adressée aux autorités de Berne où il remercie la ville de Berne pour un don. « Par amour », il a rédigé un courrier spécial aux « vénérables » de la ville. Cette lettre représente son héritage politique et spirituel. Il aborde des questions d'actualité et apporte ses convictions indépendantes de l'actualité pour répondre aux problèmes de l'époque.

Parmi les phrases particulières de cette lettre dont les déclarations sont riches, malgré un texte court, on compte : « Obéir est le plus grand honneur. » Cette déclaration est autant politique que spirituelle et invite à s'écouter les uns les autres, autrement dit : obtenir un respect mérité en s'écoutant les uns les autres.

Un autre message essentiel de l'ermite est : « La paix est toujours en Dieu, car Dieu est la Paix. La discorde trouble toujours. » Les mots « paix » et « Dieu » doivent ici être compris comme des termes représentant le non absolu, le mortel.

Après cette déclaration relativement abstraite, d'une certaine façon surhumaine, il poursuit avec une demande socio-politique : « Veillez donc à chercher avant tout la paix. Protégez les veuves et les orphelins (...) [car] celui qui jouit ici-bas d'un plus grand bien-être (= celui qui connaît l'aisance matérielle) qu'il en soit reconnaissant envers Dieu, afin que son bonheur soit encore augmenté dans le Ciel. »

Ces phrases dites presque d'un trait et pourtant si importantes confirment une fois de plus que Nicolas de Flüe était tout autant voué à Dieu qu'aux hommes. « Les fautes publiques il faut les empêcher et s'en tenir toujours à leur propos à la justice », ajoute-t-il également. Ce n'est pas un hasard si le succès (matériel) est accompagné de l'invitation à la justice en tout temps. Il demande des actions réelles. Il ne suffit pas de vouloir la paix sociale et spirituelle. Il faut soi-même y contribuer si on veut devenir un artisan de la paix.

Le mystique

Le mot « mystique » indique une concentration, dirigée vers l'intérieur. Mais il n'est pas facile de définir le « mystique » même si les enseignements et méthodes des mystiques, hommes et femmes, se ressemblent fortement dans leur essence dans toutes les cultures et toutes les époques. L'intention ultime d'un «

mystique » vise l'expérience de l'infini, l'immatériel et l'être ultime, appelé Absolu par les philosophes et Dieu par les théologiens.

Attitude ouverte envers les expériences spirituelles et visionnaires

La passion du mystique est la recherche d'un état où sa quête de vérité absolue trouve réponse. Pour Nicolas de Flüe, on peut parler d'une mystique de l'amour. Sa recherche visait à découvrir l'amour de Dieu. Les mots-clés pour comprendre sa mystique sont son désir de connaître « l'être unique » et le « Ranft » qui a joué un rôle important durant toute sa vie en tant que lieu réel et spirituel de quête. Nicolas de Flüe, comme à son habitude, a discuté avec d'autres personnes et a parlé de ses expériences et de ses visions. Sans cela, nous ne saurions rien de ses expériences et visions spirituelles, de sa vie intérieure si riche. En exemple notable on citera le pèlerin, qui se transforme en guerrier, la montagne du Pilate qui s'écroule pour laisser apparaître la vérité mais dont tout le monde se détourne ou encore la clôture que personne ne traverse pour arriver à la source.

Nous disposons de sources manuscrites comme ses lettres, en particulier la lettre adressée aux Bernois, à la Prière de Frère Nicolas et les récits des visiteurs qui, pour la plupart très impressionnés, ont livré un témoignage écrit. Nous connaissons en tout huit « visages », des apparitions dans les visions et trois grandes visions qui sont considérées comme authentiques. Leur force archaïque, leur « puissance intérieure » (Manfred Züfle) est aujourd'hui encore étonnante. En observant la structure des grandes visions et leur intensité, on constate que Nicolas, l'ermite qui cherchait « l'Être unique », se plongeait régulièrement dans un monde intérieur dont nous ne pouvons que supposer la richesse et la diversité.

13

Créateur de l'image de la roue

Son signe de la roue nous offre un accès à sa spiritualité. Avant ce signe, il n'existait aucune forme géométrique identique, en tant qu'image religieuse. Nous considérons ainsi Nicolas de Flüe comme le créateur de ce mandala extrêmement simple.

« Vois-tu cette image ? » demanda-t-il à un visiteur en lui expliquant : « Ainsi est Dieu. Le centre représente la Divinité unie ». La force de Dieu vient de ce point central, comprend le ciel et toute la terre, conduit à l'essentiel et est inséparable du pouvoir éternel. Dieu était et restait au centre de sa pensée et de ses actions.

Dans l'une de ses trois visions, il entendit une voix qui résonnait dans la région et dans le monde terrestre, dans tout ce qui est entre le ciel et la terre. Cette voix avait une origine et retournait en un endroit. « Il avait entendu trois mots entiers, qui ne se rencontraient en aucune manière. Il ne pouvait parler que de l'un d'entre eux. » Au même visiteur, il confia que Dieu était « dans chaque particule », complet dans sa toute-puissance. Il expliqua cela en relation avec le pain consacré.

Ce n'est pas la citation d'un chercheur en génétique qui nous informe des dernières découvertes de l'analyse de l'ADN. Ce sont les mots d'un fermier de Flüeli, né là-bas il y a déjà 60 ans. Dieu est partout et dans la moindre particule, aussi entier que dans tout l'univers. Il peint ainsi un tableau dynamique du monde et de l'image de Dieu à l'époque de la vision mécanique du monde du Moyen Age, qui reste inégalé, même à notre époque moderne..

Une vision ouverte et libératrice de Dieu

Ceci est révolutionnaire, comparativement à une compréhension traditionnelle de Dieu. C'est exceptionnel de rencontrer ce genre de pensée diamétralement opposée à la vision des gens vivant au Moyen Age. Une vision de Dieu mécanique et traditionnelle, il y a un haut et un bas, il existe un début et une fin, il y a des lois qu'il faut respecter, ce qui suppose un bon et un mauvais ainsi que des punitions pour tous ceux qui ne respectent pas les règles. Au 15e siècle, cette image de Dieu était largement répandue. Si on ne voulait pas finir en Enfer, il fallait respecter les lois de Dieu, soit les lois de l'Eglise. Il s'agissait là d'une théologie créant la peur et punitive.

Nicolas de Flüe révolutionne cette vision en donnant une image positive de Dieu. Dans leur recherche constante et sans répit du début de toute chose, les mystiques hommes et femmes de toutes religions, dans la mesure où l'on peut l'exprimer avec des mots, ont finalement trouvé une force aimante et libératrice. Le message essentiel est aussi simple que convaincant : Dieu aime les hommes.

« Ainsi il [Nicolas de Flüe] découvrit l'amour qu'on lui portait, (...) qu'il fut troublé et reconnu, (...) que l'amour était en lui. » Ainsi, dans la vision du pèlerin, on citera cette phrase décisive, qui est décrite comme « unio mystica », union mystique avec Dieu, dans le contexte de la mystique chrétienne. Dans cette vision, il rencontre la force de l'amour. Il nous transmet aussi cette révélation.

Guide spirituel jusqu'à aujourd'hui

Le souvenir de Nicolas de Flüe est aujourd'hui encore bien vivant et on l'entretient dans le monde entier, de façon diverses et variées. L'ouvrage commémoratif présent en est un témoin. En observant le culte *mondial* actuel, on peut définir trois thématiques centrales qui portent une signification particulière et exceptionnelle dans le cadre de la culture du souvenir vivant.

Paix, œcuménisme et Dorothee

Nicolas de Flüe est vénéré sur tous les continents, dans des églises, chapelles, centres communautaires, églises missionnaires, sites de mémoire et autres qui lui sont dédiées, en tant que saint homme créateur de paix. Sa mission de paix et son message de paix sont, à l'échelle de la Suisse, particulièrement visibles et accessibles dans le contexte du Covenant de Stans. On les retrouve aussi dans ses lettres adressées à Berne et à la ville de Constance. D'un point de vue mondial, sa prière, dont nous parlerons encore, est l'expression la plus poignante de

son message de paix et elle nous accompagne sur son chemin de paix intérieure et extérieure.

Beaucoup de gens vénèrent Nicolas de Flüe et le respectent car son message central n'est pas lié à une appartenance religieuse. Ils se sentent compris et soutenus par Nicolas de Flüe, en tant que personnes croyantes et en quête de Dieu. Le terme « œcuménique » ne représente pas uniquement la collaboration de l'Eglise catholique et réformée, mais un dialogue entre les croyants et les personnes en quête, de façon générale.

Nicolas de Flüe était conscient que l'acceptation de sa femme pour sa nouvelle vie n'était pas une évidence. C'est justement dans les sites commémoratifs récents et particulièrement en Allemagne que Dorothee et Nicolas sont devenus aujourd'hui le symbole d'une vie heureuse. Il fallait l'accord de chacun pour que cette voie soit accessible. Dorothee Wyss est aujourd'hui un élément important et individuel de la culture commémorative.

Prière de Frère Nicolas, image de la roue et Ranft

On peut également définir trois « porteurs » qui jouent un rôle particulier pour la transmission symbolique de Nicolas de Flüe et de son message.

On citera en premier la prière de Frère Nicolas qui offre une vision profonde dans sa compréhension de mystique en quête de Dieu. Cette prière se retrouve dans toutes les églises et chapelles qui lui sont dédiées et on la récite, même lorsqu'il n'y a que peu de place pour une biographie. C'est le chant d'Eglise le plus souvent entonnée dans les Eglises catholiques et réformées de Suisse. Ce grand respect envers cette brève « prière de sérénité » saisissante (Pirmin Meier) se distingue aussi par sa présence dans le catéchisme mondial (catholique). On l'y retrouve juste à côté de la prière mondialement connue de Teresa d'Avila (« Nada te turbe... »).

La version la plus connue de la prière suit le chemin en trois étapes de la mystique : La première prière correspond à l'étape de la purification (« Eloigne de moi tout »). Elle s'adresse au début de l'homme. La deuxième prière correspond à l'étape de l'éveil (« Donne-moi tout »). Elle s'adresse à l'homme grandissant. La troisième prière correspond à l'étape de l'unification (« détache-moi de moi-même pour me donner tout à toi »). Elle s'adresse à l'homme accompli. Dans ce sens, cette prière est aussi une sorte de guide du « chemin de la réconciliation » (Nabih Yammine).

En deuxième place, on trouve l'image de la roue. C'est le symbole le plus représentatif de Nicolas de Flüe. Sa simplicité représente son message d'apparence si simple. Seul celui qui s'intéresse d'un peu plus près au sujet verra à quel point « ce livre où j'apprends » est volumineux, exigeant, gigantesquement profond. Il en va exactement de même avec Nicolas de Flüe lui-même.

Le troisième « porteur » est le Ranft. Ce lieu créateur d'identité, de force spirituelle et de quête, proche du centre géographique de la Suisse représente, avec

Nicolas de Flüe comme personnalité médiatrice exceptionnelle et porteuse d'histoire, une arrivée ainsi qu'un retour vers le retrait et la réflexion. Un retour au calme et à la méditation, un retour vers la détente et la modération, un retour vers l'écoute et vers un éloignement de l'égoïsme. Ce lieu est un endroit de calme, de prière ; une oasis de sérénité et de réflexion.

Le Ranft est à la fois un lieu géographique défini et un concept, un lieu de recherche qui pourrait se trouver n'importe où. Ce besoin de calme se retrouve dans de nombreuses églises et lieux spirituels. Ils offrent des espaces spéciaux dédiés au calme qui portent régulièrement le nom de « Ranft » ou dont le nom est relié d'une autre manière à Nicolas de Flüe.

«Machet den zun nit zuo wit» (« Ne faites pas la frontière trop large »)

Tout comme le savoir collectif n'a cessé de s'amoindrir au cours du temps, Nicolas de Flüe se fait de plus en plus rare dans les discussions politiques. Et lorsqu'on prononce son nom, c'est la plupart du temps en lien avec la position de la Suisse par rapport à l'étranger, donc au reste du monde. Les partisans des différentes orientations politiques cherchent et trouvent chez lui des arguments et citations qui se prêtent à leurs propres positions. L'avertissement « Machet den zun nit zuo wit » (« Ne faites pas la frontières trop large ») est sans doute le plus célèbre dans ce contexte. Cette phrase est régulièrement citée par des groupes et des personnes qui l'interprètent comme un conseil *de base* contre une ouverture *politique* envers des tiers, donc l'étranger. Le greffier du tribunal lucernois Hans Salat cita cette phrase la première fois en 1537, 50 ans après la mort de l'ermite. Selon ses indications, la citation concerne l'expansion pratiquée par Berne, donc l'acquisition de nouveaux *sujets et territoires* dans la Suisse occidentale actuelle. Les cantons de la Suisse centrale n'avaient aucune envie d'aider les Bernois. Ils préféraient, et pour des raisons bien matérielles, s'intéresser à leurs bailliages de l'autre côté des alpes (Tessin).

Métaphoriquement, cette phrase n'est pas politique, mais *juridique et morale*. Elle s'adresse, à l'époque, contre la création d'un intérêt personnel et ainsi de la démarcation des régions privées au lieu de l'utilisation commune d'un alpage qui serait accessible pour toute la communauté. Ce qui nous semble aujourd'hui évident était à l'époque une révolution fondamentale et hautement débattue car elle touchait à la vie des communautés. Autrement dit, « Machet den zun nit zuo wit » est probablement une phrase authentique prononcée par l'ermite du Ranft concernant l'intérêt commun (propriété partagée) en opposition à l'intérêt personnel (propriété privée). Sa transposition moderne suggère une règle de vie demandant plus de modestie personnelle et matérielle, au bénéfice de la communauté.

Message clé spirituel intemporel

Nicolas de Flüe fait partie des personnalités les plus emblématiques de Suisse. Aujourd'hui encore, il est un modèle de mystique et de spiritualité, un exemple pour la société et la politique tout en restant un homme avec ses forces et ses

faiblesses. Dans les sources authentiques, il paraît comme un personnage rigide de la fin du Moyen-Age, mais son message reste toujours aussi frais et actuel. A l'heure de sa propre réalisation, l'homme se retrouve un peu perdu dans le paysage, recherchant à accomplir son objectif de vie en trouvant l'absolue liberté que lui offre Dieu. Nicolas de Flüe défend un monde fait de valeurs profondes, de vraies rencontres et d'humilité personnelle. Le renoncement et la recherche de Dieu en font partie, ainsi que les efforts constants de médiation et d'équilibre. Il s'agit d'accepter un Dieu positif ainsi que ses visions, dont la force archaïque ne cesse de nous émerveiller.

Son travail de médiation et de réconciliation n'est-il pas justement nécessaire aujourd'hui, dans notre époque d'individualisme, où la société se concentre bien souvent sur le profit personnel ? Il est le médiateur entre les régions linguistiques et culturelles, entre les confessions et les hommes du monde entier. Nicolas de Flüe a beaucoup à nous apprendre sur les défis actuels. Saisissons la chance qui nous est offerte d'entamer un dialogue passionnant et productif, avec l'un des plus grands mystiques et médiateurs.

Roland Gröbli (1960) est germaniste et secrétaire général. Il est l'auteur de la biographie « Die Sehnsucht nach dem Einig Wesen » (Zurich 1989, 2006). Il a travaillé durant sept ans en Colombie et travaille depuis 2000 au sein d'une entreprise industrielle active dans le monde entier et basée à Schaffhouse. Il a grandi à Ennetmoos (Nidwald) et vit aujourd'hui à Dachsen (Zurich) avec sa famille.